Vitalité et revitalisation, dévernacularisation et standardisation : trois langues d'oïl (poitevin-saintongeais, gallo, morvandiau-bourguignon)

Liliane JAGUENEAU et Jean Léo LÉONARD,
U. de Poitiers, et U. Paris 3 & IUF

0. Introduction

Notre communication est centrée sur le concept de *dévernacularisation*, défini comme gamme de phénomènes et de processus de distanciation du sujet diglotte vis-à-vis de ce cadre de l'expérience spécifique qu'est la situation diglossique. Dans la situation diglossique, l'ordre de l'interaction répartit les représentations et les fonctions des variétés linguistiques en présence, selon un principe d'asymétrie de valeurs (*statut* mais aussi valeur du *corpus* de la langue ou des variétés en présence) et de fonctions (vernaculaire *versus* véhiculaire, informel *versus* formel): en position restreinte et basse la variété vernaculaire, en position élargie et haute la variété véhiculaire. Nous choisissons ici de transcender la notion de *standardisation*, avec le nœud de conflits diglossiques dont cette notion est porteuse, dès que l'on touche au *status quo* qui régule les fonctions des deux variétés ou des deux langues en situation de contact subordonné. C'est l'enjeu du terme de *dévernacularisation*, qui tente de saisir le changement glottopolitique de par en bas avant, parallèlement ou au-delà de la volonté d'unifier ou de contraindre la langue. L'enquête LLV (*Les Langues et Vous*) centre l'attention sur les récits de vie et suscite une justification méthodologique et la réflexivité chez des aménageurs de langues d'oïl (gallo, poitevin-saintongeais, morvandiau-bourguignon). Elle permet ainsi de sonder cette dimension du recul, de la distanciation et de la critique des termes de la diglossie.

Nous reprendrons ici les données et les conclusions d'une enquête menée dans le cadre d'un PEPS (2010) axé sur le diagnostic de trente ans d'activités de défense et de promotion des langues d'oïl par le milieu associatif. Jean-Leo Léonard (Université de Paris 3 - IUF & UMR 7018) et Liliane Jagueneau (Université de Poitiers – laboratoire FORELL) ont mené à bien en 2010 un projet intitulé *Les Langues et Vous* (depuis janv. 2010), PEPS (*Projets Exploratoires / Premiers Soutiens*, cf. http://www.cnrs.fr/inshs/recherche/peps/PEPS.htm) portant sur les initiatives d'aménagement linguistique associatif en langues

d'oïl. Au centre du projet *Les langues et vous* : l'action et l'impact de la société civile sur le devenir de trois langues d'oïl (poitevin-saintongeais, gallo, bourguignon-morvandiau). Plus de trente acteurs associatifs qui contribuent à inventer des ressources et un avenir pour des langues vouées, sans cela, à l'assimilation silencieuse, ont été interrogés durant l'année 2010. L'analyse de ces récits de vie, transcrits et constitués en une base de données discursives, vise à articuler l'espace-temps des langues régionales entre héritage, introspection et synergie de divers agents de développement. Les entretiens, intégralement transcrits par Benjamin Patinaud, représentent environ 50h d'enregistrement audio et vidéo. Certains ont été transcrits en français (en ce qui concerne les entretiens en gallo et en morvandiau), d'autres directement en poitevin-saintongeais, en suivant autant que possible les conventions graphiques utilisées par les informateurs, en consultation avec eux ou à partir de leurs écrits. Ces entretiens constituent une documentation sous forme vidéo, audio et texte (environ 400 000 mots), en cours de correction et de révision par Lilianne Jagueneau, appelée dans un futur proche à constituer une base de données accessible aux étudiants, aux chercheurs et aux membres des associations concernées. Une copie intégrale de tous les enregistrements réalisés, a été laissée aux associations locales, dans une logique de restitution immédiate, notamment à la MPO (*Maison du Patrimoine Oral* d'Anost, Morvan) pour l'ensemble des enquêtes réalisées en Bourgogne, à l'association Chubri pour les enquêtes dialectologiques. Le projet s'est orienté vers la réalisation d'entretiens biographiques, à partir de la méthodologie des récits de vie de Roos (école finlandaise de sociologie qualitative) autour des axes : Libre Arbitre interne et externe, Expériences Décisives, Sphère Privée *versus* Sphère Publique et Centres d'Intérêt. Un protocole d'enquête a été établi, en particulier pour permettre de disposer d'entretiens comparables, à partir d'un questionnaire construit autour de cinq axes :

Vitalité et revitalisation, dévernacularisation et standardisation :

Tableau 1. Protocole d'enquête du projet PEPS LLV, par Liliane Jagueneau[1]

PULM (SPr/SPu …)	Axe 1. Pratiques et usages de la langue minoritaire (langue régionale)	1 Pratique et usages écrits de la langue régionale
		2 Evolution de la situation de la langue régionale
		3 Auto-évaluation de la pratique personnelle
		4 Acquisition
		5 Répertoire linguistique
		6 Domaines d'usage (sphères privée et publique)
		7 Changement de la pratique dans l'environnement
		8 Langue régionale et médias
MMA (LA) +CAAL	Axe 2.1. Motivations et mode d'action	Pourquoi êtes-vous impliqué dans la promotion de la langue régionale/minoritaire ?depuis quand ? Comment avez-vous commencé ? Dans quelles conditions ? objectifs ? Comment ? Quelles activités dans ce domaine ?
	Axe 2.2. Complémentarité des Actions d'Aménagement Linguistique	ressources mises en œuvre par l'Etat et les institutions locales (subventions à l'édition, statut…) ? obstacles ?
MP	Axe 3. Motivations et projections	En quoi action différente et complémentaire de celle de l'Etat ? Que feriez-vous si vous étiez chargé de mener une politique en faveur de la langue régionale ? Evénements marquants dans l'histoire de la langue pratiquée par les locuteurs (= du poitevin aujourd'hui) ?

1 Ce tableau est repris du texte du rapport d'activités remis au CNRS INS 21 en juillet 2011 par Liliane Jagueneau, co-rédigé en collaboration avec Jean Léo Léonard.

EMAM (ED)	Axe 4. Evénements marquants de l'action militante	1. Moments les plus marquants de votre vie (souvenirs) 2. Moments marquants de votre action en faveur de la langue minoritaire ?
CILM	Axe 5. Centres d'intérêt et langue régionale	1. Principaux centres d'intérêt ? 2. Centres d'intérêt en rapport avec la langue minoritaire ? 3. En quoi la langue minoritaire est-elle intéressante et utile pour la société ? Comment peut-elle être un CI (Centre d'Intérêt) pour beaucoup de gens ?

Trois enquêteurs : Jean Léo Léonard en Charente-Gironde (pour le poitevin-saintongeais), Bretagne orientale et Morvan-Bourgogne, et deux prestataires de service en Vendée-Deux-Sèvres-Vienne-Charente-Maritime (Benjamin Patineau, Marylène Nicolas), ont réalisé les enquêtes sur trois zones d'oïl :

- Poitou et Saintonge (= Centre-Ouest de la France) : poitevin-saintongeais
- Bretagne romane (Bretagne orientale) : gallo
- Morvan-Bourgogne : morvandiau-bourguignon.

Par ailleurs, des enquêtes dialectologiques à proprement parler ont systématiquement été réalisées parallèlement aux entretiens avec les aménageurs, par Jean Léo Léonard, dans les trois régions linguistiques : en collaboration avec Eric Nowak dans les Charentes, la Gironde saintongeaise, le Bouchage et le Civraisien (Poitou-Charentes) ou seul (ile de Noirmoutier), en Haute Bretagne dans le pays rennais pour le gallo (en collaboration avec l'association Chubri principalement) dans le Morvan, le Châlonais et la Bresse en collaboration étroite avec Langues de Bourgogne et la MOP d'Anost. On peut dire que le nombre d'enquêtes dialectologiques – toutes menées à l'aide de questionnaires phonologiques ou lexicaux *ad hoc* – rivalise en nombre d'heures d'enregistrement avec les entretiens auprès des aménageurs. Ces matériaux ont été recueillis afin de vérifier les conditions de vie ou de survie des langues d'oïl en milieu rural : il importait de sonder le degré de vitalité de ces langues, ainsi que la qualité de la compétence linguistique des locuteurs – pour la plupart âgés de plus de 50 ou

60 ans – à manier les normes orales locales. Jean Léo Léonard a pu constater que ces langues sont encore employées avec une excellente maitrise de la phonologie, de la morphologie et du lexique, mais que l'attrition du tissu social est si avancée qu'elles ont dépassé largement le stade de la vulnérabilité, selon les critères de l'UNESCO. Elles ont toutes les caractéristiques des langues en danger, voire en voie d'extinction : obsolescence par concentration dans la population âgée, totale perte de transmission intergénérationnelle, « générations perdues » de locuteurs monolingues en langue majoritaire, absence ou forte marginalisation sur les champs légitimés de communication extravernaculaire. Il importe de signaler que les entretiens auprès des aménageurs d'oïl ont entièrement été réalisés dans les langues en question, à quelques exceptions près. La technique consistait, pour le principal enquêteur Jean Léo Léonard, à poser les questions dans sa variété de poitevin quel que soit l'interlocuteur – poitevinophone ou non –, en la rendant aussi intelligible que possible. Cette posture du choix de registre d'oïl, en dépit de toute distance structurale au sein du continuum dialectal d'oïl, a permis partout de susciter les réponses dans les langues en question (aussi bien en poitevin-saintongeais hors du Poitou qu'en domaine gallo et morvandiau-bourguignon). En Charente, Jean Léo Léonard a réalisé ses enquêtes en poitevin, et en Poitou, un des deux enquêteurs associés, poitevinophone (Marylène Nicolas), a posé les questions en poitevin-saintongeais aussi systématiquement que possible. Un autre enquêteur a posé les questions en français, en sollicitant les réponses en poitevin-saintongeais aussi souvent que possible. La langue des réponses au questionnaire présente donc un intérêt aussi bien sociologique (pratique effective de la langue par les aménageurs) que linguistique et sociolinguistique (comparaison avec les enquêtes dialectologiques réalisées parallèlement).

Il importait de préciser d'emblée ce qu'est le projet LLV, en tant qu'initiative exploratoire d'un champ d'activité qui nous paraissait peu connu et mal compris, aussi bien par le milieu universitaire (du moins chez les chercheurs qui n'ont pas eu l'occasion de coopérer avec ces associations ou d'utiliser leurs réalisations dans leurs propres recherches) que par certaines composantes de la société civile, alors que ces associations de « défense et promotion des langues d'oïl » sont elles-mêmes une composante de la société civile. Le besoin se faisait sentir à la fois d'une sorte de bilan, d'une introspection – le

terme de « militant » ou de « militantisme » nous semblait souvent réducteur – aussi bien de la part des chercheurs-enquêteurs instigateurs du projet, que de la part des acteurs sociaux interrogés.

La présente communication a pour objectif de rendre compte à l'aide d'un modèle analytique des enjeux des redimensionnements successifs ou parallèles, chez les sujets, de l'expérience diglossique que leur activité et leur projet d'intervention sur la langue et son contexte social ont enclenché, chez eux et autour d'eux, dans le champ de leur activité. La dévernacularisation constitue ainsi une zone grise, un champ de distanciation vis-à-vis de la diglossie comme *conflit* ou comme *continuum*, avec ses attributs psychosociaux conventionnels. Sa trame est composée de multiples dimensions intersubjectives, et présente à la fois comme point de départ (de l'analyse) et comme aboutissement (d'une activité réflexive et informée du sujet diglotte) une dimension cognitive analytique élaborée (la dimension 1, celle des construits), qui s'appuie sur une dimension de données explicatives (la dimension 2 de notre modèle, cf. infra).

La dévernacularisation passe par un circuit de notions et de concepts, articulés sur sept dimensions intimement liées aux *cadres de l'expérience* (cf. Goffman [1974]-1991), appliquée aux vernaculaires en voie d'élaboration par les aménageurs d'oïl :

1) la construction du corpus (CONSTRUIT),

2) le donné (DONNÉ) ou ce qui est supposé tel, et les données du corpus (de la langue),

3) l'accommodement ou l'arrangement (ACCOMMODÉ),

4) le connu (CONNU), ou ce qui est donné comme tel,

5) le modalisé (MODALISÉ) ou la modalisation du cadre de l'expérience (Goffman 1991 : 49-92),

6) la contextualisation (CONTEXTUALIS.) intersubjective,

7) la manipulation du cadre ou des cadres de l'expérience (cadre MANIPULÉ). Cette dernière notion doit être conçue comme une simple forme de modalisation, d'un degré d'intensité et d'implication intersubjective plus élevé que la simple *modalisation*, mais ne saurait être entendu comme une « *fabrication* » au sens Goffmanien (*op. cit.* p. 93-131). A la rigueur, on pourrait entendre cette dernière dimension en tant que manipulation selon le sens commun, en tant qu'autosuggestion ou tendance à s'impliquer de manière plus entière et moins critique dans le cadre de l'expérience.

Vitalité et revitalisation, dévernacularisation et standardisation :

Le modèle analytique des extraits d'enquêtes LLV auprès d'aménageurs d'oïl (2010) fournira 30 index servant à l'analyse des narrations (les récits de vie), que nous énumérons ci-dessous en identifiant les abréviations qui serviront à l'indexation, selon la méthode utilisée par Luc Boltanski et Laurent Thévenot dans leur ouvrage d'analyse qualitative du discours de la justification des échelles de grandeur dans le domaine socio-économique (Boltanski & Thévenot 1991).

Appareil analytique :

1. A. CONSTRUIT

1.B. ERG : ergonomie

1.C. MOD : modélisation

1.D. INTPR : interprétation, approche herméneutique, intérêt manifeste pour des phénomènes, stimulation intellectuelle et interprétative des données linguistiques, historiques et culturelles.

1.E. UNI : unification.

2.A. DONNÉ

2.B. GEN : Génétique, considérations génétiques, affiliations linguistique, classification des variétés et des langues

2.C. HER : héritage

2.D. SYNTH : synthèse, synergie, association de modèles de codification ou d'identités

2.E. PLUR : pluralité.

3.A. ACCOMMODÉ

3.B. CONT : contact

3.C. EXEG : soumis à exégèse

3.D. MIM : mimésis

3.E. EMUL : Emulation.

4.A. CONNU

4.B. EXP : expérience

4.C. SAV : savoir intégré dans le cadre de l'expérience

4.D. PRAX : pratique professionnelle ou paraprofessionnelle, activité technique orientée au sein d'un cadre,

4.E. ECH : échange, réciprocité, communication transculturelle

5.A. MODALISÉ
5.B. REF : référentialité « patoisante »
5.C. ELAB : élaboration
5.D. TRANS : transition, changement de cadre de vie ou de cadre social
5.E. RECADR : recadrage, recontextualisation socioculturelle de l'usage diamésique de la langue

6.A. CONTEXTUALIS.
6. B. MEMO : mémoire individuelle et collective, au niveau interindividuel
6. C. SOC : sociabilité, cadre de la sociabilité « patoisante »
6. D. PROJ : projection sur le cadre de l'expérience
6. D. ESTH : esthétisme et esthétisation.

7.A. MANIPULÉ
7.B. CHAR : charisme
7.C. JUB : jubilation
7.D. PERF : perfectionnisme, recherche de la forme parfaite
7.E. OBV : obvié = rendu « évident » ou entendu comme tel

Ces notions sont autant d'outils d'analyse que nous allons maintenant rassembler et ordonner dans une matrice notionnelle, dans le tableau 2.

	1	2	3	4	5	6
A	CONSTRUIT	DONNÉ	ACCOMMODÉ	CONNU	MODALISÉ	CONTEXTUALIS.
B	ERG	GEN	CONT	EXPER	REF	MEMO
C	MOD	HER	EXEG	SAV	ELAB	SOC
D	INTPR	SYNTH	MIM	PRAX	TRANS	PROJ
E	UNI	PLUR	EMUL	ECH	RECADR	ESTH

Tableau 2. Dispositif analytique des cadres de l'expérience de dévernacularisation (projet PEPS LLV 2010)

Le reste de la trame argumentaire de la présente contribution déclinera et illustrera chacun des concepts contenus dans les 30 cellules de la matrice, en déclinant les sept termes disposés en ordonnées (de 1 à 7 : de CONSTRUIT à MANIPULÉ).

1) La construction du corpus (CONSTRUIT)

La matrice du tableau 2 se lit comme un tablier de bataille navale, en croisant les chiffres dans les colonnes avec les lettres des lignes. La construction (1.A) – où 1.A se lit CONSTRUIT –d'une variété codifiée ou standardisée se donne plusieurs objectifs fondamentaux : l'ergonomie (1.B) et l'unification (1.E) – respectivement ERG et UNI dans la grille. Ces deux opérations d'envergure, ou macro-opérations, présupposent deux activités constantes : la modélisation (1.C) et l'interprétation (1.D) des faits de langue. La première (1.C) consiste à constituer une praxis constante de la théorie des faits (tout fait de langue doit être catégorisé, identifié en tant que paradigme et que combinatoire, selon l'approche structuraliste classique), la deuxième (1.D) implique que tout fait linguistique est susceptible de recevoir une interprétation, en somme, une lecture informée.

Extrait, domaine gallo (questions en poitevin-saintongeais, réponses en gallo, traduites en français) :

> J.L.L. *: Ah d'accord. Mais donc tu parlais de la graphie, de ce graphanjhe* [d'Alan-Joseph Raude]. *Tu disais que ça t'a plu ?*
>
> J.L.R. *: Oui, oui ça m'a plu. Elle me plait encore. C'est encore la sienne que je... J'ai travaillé un petit peu avec lui pour simplifier des fois ou réexpliquer, pour dire quand je dois écrire comme ça. J'ai travaillé un peu pour que ce soit un petit peu plus pratique*^{ERG}*, mais il est bien ouvert de ce côté-là, je peux en discuter avec lui autour de ça. Mais sur les principes*^{MOD}*, je suis d'accord avec lui, même si on peut changer un petit peu les résultats, mais sur les principes*^{MOD} *d'une manière unie*^{UNI} *d'écrire la langue dans tout le pays, c'est vraiment bien. S'occuper de l'histoire, non pas pour écrire comme c'était écrit autrefois mais parce que ça peut*

> *nous aider à comprendre la langue d'aujourd'hui*[INTPR]*, là c'était vraiment bien, vraiment dans mon idée.*

Cette approche doit cependant composer sans cesse avec les faits, avec le *donné* : aussi bien les attestations écrites qu'orales de la langue, dans toute sa diversité. La dimension du construit se branche directement, en relation dialectique intense, avec la dimension du donné. Les deux dimensions s'enrichissent et se transforment mutuellement. Toutes les dimensions suivantes, de 3 à 7, seront autant d'anamorphoses de cette relation dialectique intense entre les deux ordres fondamentaux du construit dévernacularisant et du donné vernacularisé au cours de l'histoire et dans la configuration glottopolitique de type diglossique qui contraint aussi bien les projections du construit que les apparences du donné.

2) Le donné (DONNÉ) ou ce qui est supposé tel, et les données du corpus (de la langue)

Le donné (2.A) est souvent perçu en fonction de délimitations externes, comme la classification des variétés et des langues. On dépasse nécessairement le niveau local du « patois » ou de la « variété locale » pour rechercher des ordres d'affiliation génétique (2.B),

Cet ordre est sous-tendu par un héritage (2.C) : une inscription dans l'histoire. On peut bien entendu considérer cette identification comme un construit de plus, plutôt qu'un donné, mais il n'en reste pas moins que c'est ce processus d'identification qui va alimenter les constructions actives et secondaires ou tertiaires que sont la modélisation (1.C) et l'interprétation (1.D) des faits de langues. L'aménageur tire de cette confrontation de ses construits avec les données externalisées de la langue une synthèse (2.D). Synthèse qu'il doit confronter à la pluralité des faits de langue (2.E), qui constituent sans aucun doute le fait relevant le plus strictement du donné empirique.

> J.L.R (traduit du gallo)*: Alors 1) le gallo est une langue romane*[GEN]*, donc on doit l'écrire comme le sont les langues romanes. Parce qu'à une époque il y a eu des écrits*[HER] *où il fallait être plus breton que les bretons*[MIM] *et puis écrire avec des « k », des « w », des choses comme ça, même écrire le gallo et dire non ça c'est pas... Ça peut être commode*[ERG] *des*

fois mais c'est pas comme ça qu'on doit écrire le gallo. Après le gallo est une langue... C'est une seule langue [UNI]*, donc on doit l'écrire de la même manière sur l'ensemble du pays*[UNI]*. Bon des fois il y a des différences*[PLUR] *parce que les mots sont pas les mêmes, donc on ne va pas les écrire forcément de la même façon, mais on doit s'efforcer d'écrire le plus possible d'une seule manière*[UNI]*. Et puis on doit voir comment les anciens*[HER] *écrivaient en Bretagne quand ils écrivaient le parler roman. La manière d'écrire les noms de lieux, les noms des personnes,... Comme ça voir si on peut garder un peu de l'héritage*[HER] *qu'on a, de l'écrit du roman en Bretagne, ça peut éventuellement nous aider. Non pas pour nous faire aller au Moyen-Âge mais ça peut vraiment nous aider*[SYNTH] *pour écrire la langue d'aujourd'hui, le gallo d'aujourd'hui. Et puis on peut écrire d'une manière mais noter les différents parlers*[PLUR]*.*

JLL : *Ça fait quatre ? Quatrième principe*[MOD] *?*

JLR : *C'est un principe*[MOD] *oui. Donc essayer d'avoir un système*[MOD] *où en mettant des accents sur une lettre ou un autre, quelqu'un qui dit [lapjɛs] ou quelqu'un qui dit [lapjas] si tu mets l'accent sur le a ou sur le e, ça va garder la même case*[MOD] *dans le dictionnaire bien sûr mais on va pouvoir écrire comme ça les différentes façons de prononcer de quelqu'un*[PLUR]*.*

(…) *mais on doit travailler sur une langue contemporaine mais en regardant aussi si ce qui a été fait avant ne peut pas nous aider à faire ça. Donc identité romane, langue romane*[GEN] *mais langue romane de Bretagne*[SYNTH]*, avec des écrits*[HER]*, des manières de prononcer différentes d'un pays à l'autre*[PLUR] *mais une seule manière d'écrire*[UNI]*. C'est autour de ça qu'il a travaillé* [MOD]*. Et puis respecter aussi l'évolution de la langue*[HER]*. Par exemple, on ne prononce pas les e finaux, il n'y a pas forcément besoin de les écrire. (...) On voit qu'un mot roman qui est passé en breton et un mot français qui est passé en breton*[CONT] *à la même époque, il y en a encore un qui prononce la voyelle finale alors que celui qui est gallo ça a été enlevé bien avant parce que ça n'est pas passé en breton* [INTPR]*; [nɔblesa] en breton pour « la*

> *noblesse » parce que justement le mot est venu du français et là il y avait encore quelque chose à la fin. Alors que des mots gallo qui sont passés en breton, ça a déjà été enlevé.*

3) L'accommodement ou l'arrangement (ACCOMMODÉ)

Cette souplesse des construits ou des théories (dimension 1) et des cadres interprétatifs (dimension 2, celle des données du problème) tire parti des phénomènes de contact (3.B), et passe par une discipline, qui est l'exégèse (3.C), mais aussi la faculté d'imitation ou d'adaptation (3.D), voire de dépassement des modèles (3.E.).

> J.L.R. (traduit du gallo) *Et puis il y a aussi, et c'est d'autres gens autour, une conscience bretonne*^{HER}*, dire qu'il ne faut pas regarder seulement la cohabitation avec le français mais aussi avec le breton*^{SYNTH}*. Et le breton, quand on regarde bien, il y a beaucoup de mots romans qui sont en breton*^{CONT}*, et c'est des mots romans qui bien souvent ne sont pas venus du français mais du gallo*^{CONT}*, qu'on retrouve avec des fois des prononciations bien anciennes*^{HER}*. Et lui il connait bien les deux langues et c'est vraiment intéressant de regarder ça et ça nous apprend des choses. Comme le bétail en breton, c'est [ʃatal], le (« capital »), le « cheptel » donc là c'est... [tuze] pour « tondre », [tuza] en breton, c'est [tuze] en gallo et c'est [tɔ̃d] « tondre » en français.* C'est pas un mot français qui est passé en breton, c'est un mot gallo qui est passé en breton. Et là il y a des choses vraiment intéressantes à apprendre^{INTPR}.

On notera comment la mimésis (3.D) permet ces passerelles d'un modèle ou d'un cadre de référence à l'autre, entre breton et gallo :

> J.L.R : *Alors le gallo est une langue romane*^{GEN}*, donc on doit l'écrire comme le sont les langues romanes. Parce qu'à une époque il y a eu des écrits*^{HER} *où il fallait être plus breton que les Bretons*^{MIM} *et puis écrire avec des « k », des « w », des choses comme ça, même écrire le gallo et dire non ça c'est pas...*

L'extrait suivant (Philippe Dufour, domaine poitevin-sainton-

geais, réponses en français) révèle une trame subtile qui fait le grand écart entre plusieurs dimensions de la grille, mais dont l'argument-pivot est l'exégèse (3.C), qui travaille intensément l'accommodement du cadre.

> Ph. D. *: Moi, pour moi, bien parler poitevin, c'est bien exprimer à fond ce qu'on a à dire dans notre manière de sentir les choses* [PERF]*. Les mots moi c'est... surtout ce qu'on a à dire, c'est le contenu. Des réflexions, le bon sens qu'on peut avoir dans ce qu'on dit* [OBV]*. Après on emploie les mots qu'on a l'habitude d'employer* [HER] *quoi, et puis voilà. Après je suis tellement fan de Ulysse Dubois que je n'arriverais jamais à son niveau. Et c'est dommage... enfin "c'est dommage", non, tant mieux quoi... on a travaillé sur ses textes* [EXEG]*, avec les parents d'élèves, essayé d'apprendre tout ses textes pour les redire mais moi je n'arriverais jamais au niveau là des personnes dont je parlais tout à l'heure* [EMUL]*, ces routiers et puis ce chasseur là par exemple.*

4) La dimension du connu (CONNU), ou de ce qui est donné comme tel

Le connu ou, du moins, ce qui est considéré comme tel par l'aménageur, constitue un champ d'expérience, voire un champ existentiel. En tant que tel, il occupe une position centrale dans le modèle, aux côtés de l'accommodement, qui lui confère une certaine souplesse.

Le connu (4.A), c'est d'abord l'expérience revendiquée (4.B), le savoir et les connaissances acquises (4.C), que ce soit de manière livresque, au contact de maîtres ou de personnalités actives et charismatiques, ou particulièrement douées dans l'usage ou l'analyse de la langue vernaculaire. C'est aussi la praxis du métier, lié plus ou moins directement avec le vernaculaire (4.D). Mais c'est aussi le produit de l'échange, de l'ouverture à autrui, à ses compétences linguistiques ou analytiques (4.E), ou encore, le fruit du dialogue, y compris avec les tenants de l'opinion adverse ou les personnes ne connaissant pas ou peu la langue, mais dont l'attitude s'avère riche en clés d'interprétation du conflit ou du contact sociolinguistique.

> Ph. D : *Oui, oui, oui. Oui je crois oui. Moi pour moi ma culture poitevine c'est un... comment... c'est une approche, c'est tout un savoir* ^{SAV}*, c'est plein de savoirs* ^{EXPER} *que je peux échanger* ^{ECH} *facilement avec des personnes qui sont d'un autre pays. Moi si je descend en Limousin, je vais regarder les champs, je vais regarder comment sont les vaches* ^{EXPER} *dans les... Si je vois un troupeau de Salers* ^{OBV}*, il n'y a pas de problème, je m'arrête, et puis si la personne est là on en parle* ^{ECH} *par rapport à la race qui nous est propre nous ici* ^{EXPER} *quoi. Si je vais dans un bois, je regarde comment les arbres poussent quoi, je veux dire il y a tout un savoir* ^{SAV} *qui est derrière quoi, et c'est ça qui est le plus important.*

On mesure à quel point cette dimension est liée à la catégorie de *l'idéalisation*, dans le modèle de « Stigmate et contre-stigmate » (Léonard et Jagueneau 2011, Barot, Léonard et Debart 2011).

5) Le cadre modalisé (MODALISÉ) ou la modalisation du cadre de l'expérience

La modalisation du cadre de l'expérience témoigne de l'évaluation des contraintes qui pèsent sur la situation d'usage ou de représentation du vernaculaire. Elle alimente à la fois la trame de l'expérience (la dimension 4) et sert de pivot aux dimensions suivantes (6 et 7), en vertu d'une dialectique entre le cadre référentiel (5.B) – le plus stable – et les phénomènes ou les processus transitionnels (5.D) et de recadrage (5.E) – les plus mobiles, les ruptures de cadre (cf. Goffman 1991 : 338-369). Il y a ainsi une référentialité « patoisante », qui est celle des *realia* dotées de lexiques spécialisés, parfaitement adaptés et connus des meilleurs locuteurs traditionnels, ou qui est celle de la sociabilité « patoisante », qui aura sa place dans la prochaine dimension (6.C). Mais il y a aussi, de manière transcendante et dialectique, une marge d'élaboration (5.C), notamment diamésique (relation écrit-oral), dans l'usage et les représentations du vernaculaire. Il y a également des écarts et des asymétries de fonction et de situation avec lesquelles il faut compter, de manière plus ou moins contraignante, avec des effets denses sur les pratiques langagières. Ces effets de transition (5.D) ont pour effet de recadrer l'ordre de l'interaction (5.E).

> BP : *D'accord et c'est "ignorant" au sens où vous cherchez*

> *vos mots ou que vraiment vous ne pouvez pas naturellement aborder ces sujets-là en patois ?*
>
> Ph. D. *: Ah beh oui, oui oui. Oui, il y a des domaines où ce serait plus difficile. Et puis ils ne me viennent même pas à l'idée parce que je n'en parle jamais quoi. Ça c'est sûr mais après, plus ça va, plus j'ai envie de parler un patois enrichi et riche* [ELAB]*, mais ça après c'est plutôt sur scène* [TRANS] *qu'on peut le développer quoi, parce qu'on n'a plus de situations non plus pour utiliser cette langue* [SOC]*, tu comprends.*

Ces décrochages, ces décalages, ces glissements de situation – de la vie quotidienne au théâtre, du théâtre à l'interview radiophonique – sont autant de transitions (5.D) à effets paradoxaux, qui tendent la dévernacularisation somme style de vie et saturent sa trame de contradictions. Mais ces contradictions apparentes ou réelles n'en sont pas moins autant de points de repères et d'occasion pour tisser une réflexivité au quotidien et dans la pratique professionnelle ou paraprofessionnelle :

> Ph. D. *: Liliane Jagueneau, elle me dit "ouais tu as fait une émission avec moi mais tu n'as presque pas parlé patois !"* [TRANS] *mais oui, mais dedans moi j'ai lâché presque tout ce que j'avais quoi* [SAV]*, je veux dire c'était ça qui comptait pour moi* [PROJ]*.*

6) la contextualisation (CONTEXTUALIS.) intersubjective

Ces transitions, ces ruptures de cadre, poussent le sujet à sans cesse contextualiser et recontextualiser les observables et les souvenirs, ces deux volets du vécu et de l'expérience. Cette sixième dimension est faite de ces deux tissus : d'un côté la sociabilité vécue et observée (6.C), de l'autre les jeux de reflets de la mémoire (6.B). Le lien entre les deux volets passe nécessairement par une projection subjective (6.D), toute aussi sujette à l'idéalisation que l'ordre des savoirs (4.C) et de l'expérience (4.B). La tentation esthétique est particulièrement forte dans cette dimension, où sont représentées les pratiques sociales et la sociabilité du milieu « patoisant » traditionnel, et où la mémoire peut donner libre cours à ses tendances à la magnification. L'extrait suivant est à ce titre particulièrement exemplaire :

> Ph. D. *: Ouais si je retrouvais les quatre copains qu'il y avait à l'époque, ouais, je crois que ça reviendrait avec la même intensité là* ^{PROJ}*. Avec nos voisins, nos deux jardins se touchent* ^{SOC}*, donc forcément* ^{PROJ} *on a des discussions qui sont dans un poitevin... la grammaire est toujours là quoi, la grammaire est toujours là. Après il y a beaucoup plus de termes français qui viennent à l'intérieur parce qu'on emploie beaucoup plus de choses modernes quoi* ^{TRANS}*. Mais la grammaire avec lui elle est toujours là, ça c'est sûr* ^{MEMO}*. Pas plus tard que hier matin, on travaillait l'un à côté de l'autre* ^{SOC}*, dès qu'on s'arrêtait et puis qu'on discutait, oui, il y avait un poitevin naturel* ^{PROJ} *quoi.*

Cette sixième dimension, celle de la (re)contextualisation objective ou projetée, surtout si elle passe par la mémoire, nous mène à la dimension la plus périphérique, la plus empreinte de subjectivité immédiate, mais aussi celle qui rétablit un lien, en boucle, avec la dimension initiale, qui était celle des construits.

7) (Auto)manipulation

Autant la dimension 1.A des construits se caractérisait par la cohérence et la stabilité supposée de ses productions, s'appuyant sur un corps de données (2.A), autant la dimension (7.A) de la manipulation du cadre de l'expérience se fonde sur une polarité entre magnification avérée (charisme des personnalités marquantes en [7.B] et jubilation des participants des interactions ou du témoin [7.C]) et tension maximale des représentations et des objectifs ou des critères d'évaluation des faits (perfectionnisme ou [7.D] et obviation des souvenirs, des observations ou des opinions [7.E]). L'extrait suivant illustre, dans la continuité de la dimension mémorielle (re)contextualisante, cette dimension.

Extrait, domaine morvandiau-bourguignon (questions en poitevin-saintongeais, réponses en morvandiau-bourguignon, traduites en français) :

> P.L. *Ceci étant, depuis que je suis conteur, j'ai expérimenté* ^{EXP}*, à Varne la Varenne, avec les classes de CM*^{RECADR}*, j'ai raconté et les gamins sont absolument à*

l'écoute[JUB], *comme avec du français*[MIM] *, exactement. J'ai raconté le Chaperon Rouge en bourguignon il y a de ça six mois dans les cours moyens*[SAV] *, les gamins ils ont fonctionné pareil*[JUB] *. Donc c'est un peu un regret, j'aurais peut-être dû le faire*[EMUL] *, mais comme j'étais militant morvandiau et que j'étais un peu à l'extérieur du Morvan, je n'avais pas encore pris conscience de la dimension régionale du problème*[INTPR/UNI] *et je n'ai pas osé aller dans ce domaine-là*[RECADR] *et expérimenter ce que je pouvais expérimenter*[EXP/PROJ] *.Certains ont osé : G. C. à Saulieu, lui a osé – qui était donc dans le Morvan – a osé faire du travail sur le Morvan dans sa classe*[TRANS] *. Alors âgé maintenant et fatigué, G.C., j'ai oublié de citer son nom, mais c'est un aussi qui a pas mal fait dans le domaine du patois. C'était un instituteur de Saulieu qui était originaire de la Nièvre, lui aussi, et donc il a fait faire des textes*[PRAX/EXP] *, il a fait chanter ses gamins en patois dans la classe*[RECADR/TRANS]*. Voilà. Moi je n'ai pas fait mon devoir.*

JLL *: Et maintenant ça prend un petit peu dans les écoles, le parlange ? Ça entre dans les écoles petit à petit ? Après le travail de ce collègue ?*

PL *: A ma connaissance il y a, avec Mémoire Vive, avec la Maison du Patrimoine Oral, des tentatives. Notre Caroline expérimente avec les gamins*[EXP/RANS] *, elle met le plus de mots de patois*[SAV/RECADR,] *le plus de langue qu'elle peut, mais tout ce qui se fait dans l'école, c'est ponctuel, expérimental et pas du tout systématique quoi*[SYNT/PERF]*. Tout est possible. On n'a, à l'heure actuelle, pas les moyens, sur la langue, ni le temps de faire beaucoup plus, mais le potentiel est là.*

En utilisant le terme de « manipulation », nous ne faisons que reprendre l'une des notions-clés des cadres de l'expérience selon Erving Goffman. Pour cet auteur, la manipulation désigne plus exactement les « fabrications », c'est-à-dire les manipulations du cadre destinées à orienter l'interprétation par des participants entrants. D'autres participants, dans un rôle d'instigateurs ou de maîtres-opérateurs, interviennent sur le cadre afin d'en biaiser l'interprétation à leurs fins. Or, cette intervention sur le cadre de l'expérience n'est pas nécessairement aussi négative que ne le connote le terme de « manipulation » selon le « sens commun » - auquel William James en son temps a fait un

sort (James [1907] 2007 : 199-221). Nous voulons simplement dire que le charisme d'un orateur ou d'une personnalité marquante (7.B. CHAR), la jubilation que l'on peut ressentir dans une assemblée ou dans un contexte festif (7.C. JUB), le perfectionnisme et la recherche de la forme parfaite (7.D. PERF), qui surélabore la langue ou le cadre, les effets de « révélation » (7.E. OBV) de tout ce qui est rendu soudainement « évident » ou entendu comme tel peuvent entrer dans cette macro-catégorie. Car comme chacune des sept catégories du tableau 1, ces notions tirées de l'analyse de notre corpus s'avèrent être des macro-catégories, dans la plus pure tradition goffmanienne. Elles ne doivent pas être entendues selon les « sens commun », mais comme autant de caractérisations distanciées.

Conclusion

Cette grille d'analyse est complémentaire de celle élaborée précédemment dans le cadre du projet LLV, inspirée de l'ouvrage fondateur d'Erving Goffman sur l'usage social des stigmates (Goffman [1963]-1975), qui sera bientôt publiée dans deuw autres actes de colloques (Barot, Léonard & Debard 2011, Léonard & Jagueneau 2011). Comme nous l'avons exposé dès le début de notre analyse, c'est davantage les conditions subjectives de la dévernacularisation que nous avons tenté d'explorer que les processus de codification, de standardisation ou de normalisation. L'objectif initial du projet LLV était de comprendre les effets de résistance, de rejet, de démontage des propositions de travail – en somme, des construits – qui se sont succédé. Dans la mesure où, à la base de l'élaboration de ces construits, s'est mis en place un processus de conscientisation sur la valeur d'usage et de structure de vernaculaires en situation de diglossie, il nous a semblé utile de construire cette grille de lecture à partir des témoignages que nous avons recueillis. C'est en effet l'un des objectifs de notre projet : écouter, contextualiser et interpréter, afin de mieux comprendre les tensions entre construits, construction et déconstruction des données, dans le champ de tension diglossique. Car on ne secoue pas impunément le *piège de la diglossie*, ce monde de la double contrainte, qui veut qu'une langue ne soit pas une « vraie » langue, même si on la parle « pour de vrai », dans un milieu stigmatisé, selon le terme goffmanien. La dévernacularisation, quoiqu'on dise de la standardisation ou de la codification ou de toute normalisation, reste un exercice exis-

tentiel et civique émancipateur – et pas seulement un acte de « militance ». C'est un seuil ou un palier de décompression, une expérience réflexive, un travail sur la langue, sur les représentations, et l'ouverture d'une boite de Pandore existentielle pour le sujet. Il est parfois intéressant de revenir à ces seuils, visités par un plus grand nombre d'acteurs du changement social, plutôt que de ne prendre en compte que la grande salle où se déroulent les débats dans toute leur virulence politique, où la parole est davantage canalisée et prévisible ou connue. La trame de la vie, des projets, des échecs et des initiatives réussies, des frustrations et des compensations, des contacts, des concepts, des affects et des percepts des aménageurs d'oïl que nous avons rencontrés et écoutés, en associant cette démarche à un retour sur le terrain dialectologique a pour nous renouvelé, décalé et recentré à la fois notre vision des situations sociolinguistiques. La grille d'analyse que nous avons proposée ici n'est jamais que le produit induit de ce parcours sur trois terrains de micro-aménagement linguistique en situation hautement stigmatisée, construit selon le principe de l'indifférence ethnométhodologique (Sacks & Garfinkel 1970).

Références

Barot, Gilles, Léonard Jean Léo & Jean-Luc Debard, 2011. « Disparition, apparition et réapparition des langues de Bourgogne », colloque *Disparitions*, Dijon (à paraitre, éd. Champion).

Boltanski Luc & Thevenot Laurent, 1991. *De la justification. Les économies de la grandeur*, Paris, Gallimard.

Goffman, Erving 1991 [1974]. *Les cadres de l'expérience*, trad. Isaac Joseph & al., Paris,Minuit.

Goffman, Erving 1975 [1963]. *Stigmate. Les usages sociaux des handicaps* ; traduit de l'anglais par Alain Kihm, Paris, Minuit.

James, William 2007 [1906-07]. *Le pragmatisme. Un nouveau nom pour d'anciennes manières de penser*, trad. de Nathalie Ferron, Paris, Flammarion.

Léonard, Jean Léo & Jagueneau, Liliane 2011. « Stigmate et contre-stigmate, disparition et réapparition des langues d'oil ; poitevin-saintongeais et morvandiau-bourguignon », colloque *Langues en danger et interaction avec le milieu,* Paris (à paraitre, éd. Karthala).

Sacks, Harvey & Garfinkel, Harold. (1970) « On formal structures of

practical action», in J.C. McKinney & E.A. Tiryakian (eds.), *Theoretical Sociology*, Appleton-Century-Crofts, New York, 1970 : 338–366.

La standardisation de l'alsacien une question récente qui a suscité peu de débats.

Arlette BOTHOREL et Dominique HUCK
Université de Strasbourg

La question d'une éventuelle régulation/standardisation de l'alsacien est récente. En effet, tant que fonctionne, au sein de la société, une distribution diglossique « alsacien » / « allemand » (commun écrit, régulé), la question d'une forme de standardisation de l'alsacien n'a pas d'objet. Elle commence à faire son apparition lorsque l'allemand ne fonctionne plus dans les usages comme la langue écrite des dialectes alsaciens (années 1970/1980). A l'heure actuelle, il faut se demander si la question de l'homogénéisation est un objet de débat au sein de la société.

De fait, l'enseignement-apprentissage de l'alsacien (présent uniquement hors du champ éducatif *stricto sensu*) va nécessairement être confronté à la question d'une standardisation ou, du moins, d'une forme de régulation. A l'exception de quelques tentatives de codification orthographique,[1]qui focalise les rares débats qui auront lieu, cet enseignement prend généralement appui sur une variété dialectale qui est sélectionnée parmi d'autres et qui est réduite à une norme, en quelque sorte, "fictive", parfois idéalisée (norme de la géolinguistique traditionnelle), plus ou moins éloignée des pratiques.

I. Les liens entre le contexte socio-historique et la question de la régulation / l'homogénéisation de l'alsacien

Avant que ne s'impose le glottonyme « alsacien » qui est d'un usage récent, puisqu'il apparaît au tournant des XIXe et XXe siècles, le glottonyme désignant ce qui est parlé en Alsace renvoyait à une catégorie englobante : « allemand » (« ditsch »). C'est locolectalement qu'une différenciation pouvait être opérée, mais elle s'appuyait toujours sur l'archi-catégorème « ditsch » : *Strossburjer Ditsch* [alle-

1 ZEIDLER Edgar et CREVENAT-WERNER Danielle (2008) *Bien écrire l'alsacien de Wissembourg à Ferrette*, Colmar, Jérôme Do Bentzinger, qui s'appuie sur le « système » (?) appelé d'abord GRAPHAL (élaboré avec Albert Hudlett), puis ORTHAL.